

Prix fougère d'argent Katherine Mansfield 2017

Âme immortelle

de
Adèle Delorme

C'est un lieu magnifique. Le sable doux et fin s'éparpille en harmonie avec le vent en direction de l'ouest. J'admire ce paysage, doté d'un sublime levé de soleil. Le bruit des vagues est si apaisant et si naïf, qu'il est apte à bercer et adoucir toute personne nerveuse. Il faut juste apprendre à l'écouter. Je pourrais rester des heures assise par ici. Cela fait partie des choses que j'avais peur de perdre. Je suis comme emprisonnée dans un magnifique rêve, mais le fait d'en être emprisonnée fait que je suis dans un cauchemar. Un magnifique cauchemar. C'est un peu comme si ce son envoûtant des vagues avait le moyen de paralyser mon corps et de le contrôler. Je ne fais qu'observer ces vagues régulières de Menton, la ville de mon enfance. Je vois au loin un homme qui s'agite dans l'eau. J'ai l'impression qu'il m'appelle. Je me lève, mais je ne le vois plus. Sa voix me semblait singulièrement proche, mais j'ai tout comme l'effet que ce n'était pas réel. La sensation elle, l'était. Comme si je me remémorais un souvenir. Je me réinstalle au creux du sable tout aussi éphémère que ce qu'il vient de se passer. Garavan est muni de choses inexplicables. La chanson fidèle des vagues ne cesse de résonner dans ma tête, et s'estompe plus mes pas l'éloignent en empruntant le trottoir du bord de mer. J'ai une vision de la plage éloignée avec une vue d'ensemble : le ciel est partiellement bleu. Les oiseaux chantent et dansent derrière moi, je ne les vois pas, je ne les entends pas, mais je les imagine. Les vagues s'étalent et repartent tout comme des galets se laissent emporter, se laissent envoûter. Il n'y a personne sur la plage. Cet être n'était qu'une simple illusion j'imagine. Le port à ma droite est illuminé par le lever de soleil, j'aimerais avoir cette image gravée dans mon esprit et ne jamais l'oublier tellement c'est beau. Je marche sur le trottoir du bord de mer aussi seul que moi. La ville est bizarrement calme. J'ai comme des frissons accompagnés de certains sens qui remettent un souvenir en surface. Un instant qui s'affiche dans ma tête : je tiens la main de quelqu'un et je suis heureuse. J'essaie de me souvenir d'autre chose, mais rien. C'est dès ce moment que je réalise que j'ai tout oublié. Qui suis-je? Pourquoi suis-je là? Quel jour est-on? Je regarde à nouveau la mer, comme si elle était une source de réponse. Mais la mer ne parle pas. C'est comme si ma mémoire avait une serrure verrouillée à clef, et je vas trouver un moyen pour y avoir accès. Je me retourne et regarde derrière moi : je suis en face de plusieurs immeubles et restaurants. J'avance en cette direction dans le but de comprendre pourquoi tout est si flou dans mon souvenir et dans mon esprit. Je me balade dans les rues de Garavan. Tout est étrangement silencieux. Je ne croise personne, je

suis absolument seule. Même une abeille fait plus de bruit que cette ville en ce moment précis. Plus je marche, plus je m'éloigne de la mer et plus je suis égarée dans mes pensées. J'attends qu'un souvenir s'introduise dans ma cervelle, mais rien. J'emprunte l'avenue Aristide Briand, et lorsque je continue en prenant à droite jusqu'à la rue Saint-Laurent, un sentiment d'horreur s'approche de moi. Je cherche à m'en échapper, mais le fait de vouloir me souvenir de quelque chose me fait pétrifier, partagée entre l'envie terrible de vouloir partir de cet endroit en courant, et la curiosité de savoir quel est ce redoutable souvenir. Mon immobilisation a tranché mon hésitation : ce sentiment froid comme la rivière Oïmiakon, et effrayante comme un cimetière le soir d'un 31 octobre, pénètre dans mon esprit. Si ce ressenti portait une couleur, ce serai le noir. Il me regarde droit dans les yeux, et me transperce le corps, une douleur atroce m'entraîne à l'intérieur d'un immeuble d'appartements. Elle m'emporte dans des escaliers qui me paraissent infinis, les marches semblables continuent de me faire monter, encore et encore, jusqu'à ce que je m'arrête, et marche dans un couloir. Je me retrouve devant une porte, numérotée « 18E ». Maintenant que je suis là, je ne peux pas faire retour en arrière. Je ne peux pas retourner dans cet endroit paisible, avant de savoir pourquoi je suis ici maintenant, dans ce lieu tout aussi étrange qu'intrigant. J'ai tout comme l'impression que la couleur noire m'observe, juste derrière moi, statique, immobile, en attendant que je fasse quelque chose, ou plutôt que je fasse ce qu'elle attend : je toque à la porte, et le bruit résonne jusque dans les escaliers, suivi d'un long silence. Je fixe la grande porte en bois foncé, brillante de peinture astiquée, en attendant une réponse, un retour, que quelque chose se produise! Cet endroit et cette peinture reluisante me laisse imaginer un grand appartement tout aussi luxueux. La porte s'ouvre d'elle-même, entrouverte, me laissant la possibilité de l'ouvrir. Sans plus hésiter je pousse la poignée et entre. C'est sombre. J'avance prudemment de quelques petits pas, cherchant contre les murs un endroit où je pourrais allumer une lumière. Ma main tâte une bosse, j'appuie et la lumière se déclenche. C'est un grand appartement, avec des lustres et des meubles de très bonne qualité je pense. Des canapés en cuirs sont à ma gauche, et à ma droite une immense télé est accrochée au mur. Un désordre qui s'étale un peu partout enlaidit pourtant cet appartement qui semble si parfait. J'avance dans ce lieu inconnu, quant une sensation m'emporte : le désespoir. Une image me revient : je suis en face de quelqu'un, et je suis immobile, tout comme cette personne. Plus j'avance dans cet appartement et plus des sensations et souvenirs s'accumulent tellement rapidement que je n'arrive plus à me concentrer pour les écouter. Deux parties de moi se contredisent, d'un côté je veux comprendre ce qu'il se passe, et de l'autre, c'est comme si je le sais déjà et que je cherche à bloquer ces souvenirs de mon esprit pour ne pas que je m'en souvienne afin de me protéger. Je tente de me calmer intérieurement pour me laisser savoir. Je veux savoir ce qu'il se passe en ce moment même. Je me focalise sur cette image : l'homme en face de moi, tout aussi immobile que moi. Cette image est encore floue. Je nous entends compter, oui... il me regarde droit dans les yeux, tout

comme je le fais avec lui. Cela me revient, nous sommes en train de compter de 3 à 1, ensemble, en même temps. Nos voix sont en total accord et le sentiment de désespoir se transforme en peur, puis en précipitation en l'espace d'un quart de seconde. Je nous sens anxieux, ça s'entend dans nos voix et je le vois dans son regard. Ce compte à rebours s'enchaîne emprisonnée dans mes pensées. Je veux le faire s'arrêter, mais cet écho devient de plus en plus fort et se mélange avec mes autres pensées. 3,2,1... 3,1,2,3,1,2... les chiffres et nos voix se chamboulent. Cette situation me donne un mal de crâne si atroce, que je gesticule dans tous les sens. J'ai tellement tremblé et suis restée abasourdie que je me retrouve à terre, tremblotante. Un morceau de papier, plié en deux et juste en face de mon nez, sur le sol, attire mon attention. Je rampe pour l'attraper mais il s'éloigne dès que je m'approche un peu plus. C'est comme si ce morceau de papier était contrôlé, de manière à ce que je ne le prenne pas, ou qu'il reste secret... Lentement, les voix insupportables deviennent de plus en plus silencieuses et s'éloignent. Je me jette sur le morceau de papier, qui ne bouge plus. Je prends le papier du bout des doigts, me repositionne d'une manière plus confortable, assise en tailleurs. J'ouvre le papier, je constate que c'est une lettre. Une lettre assez courte, avec un grand espace vide, sans trop de précision, comme si elle était laissée à l'abandon. Je commence à la lire...

« Avec cet espoir condamné à l'oubli

De toute ma passion je veux t'annoncer

Inutilement malheureusement, tout l'amour que j'ai pour toi

Et qui nous tuent aujourd'hui

Utilisons nos cœur pour guider cette pièce, et non pas nos peur car nous n'en aurons plus. »

Cette lettre est signée «*R.G Gilmore* ». Les voix retentissent à nouveau dans ma tête. Les chiffres continuent de s'énumérer. Cette fois-ci, je ne le supporterai plus. A l'arrivée du chiffre 1, un court silence affolant m'étouffe. La lumière grésille. Je reste immobile quand un bruit atroce me fait sursauter. Ma respiration se bloque, les battements de mon cœur s'accroissent, à tel point que je sens dans ma poitrine mon cœur battre bien plus rapidement et plus fort. Les vibrations de ce bruit foudroyant sonnent dans mon crâne. Ce bruit était brusque, fort, court mais surtout, lointain. On aurait dit une explosion. D'un coup, je me relève, le papier à la main, et me libère de toute cette agitation chaotique. Je fais chemin arrière en sortant de cette pièce ensorcelée, redescends les marches une à une, précipité et très brièvement, dans l'idée de sortir le plus rapidement possible de ce bâtiment. Je suis désormais en dehors de l'immeuble, dans Garavan. Je regarde autour de moi, et réalise à peine ce qu'il vient de se produire. J'observe cette rue si simple et petite : trois ou quatre immeubles autour de moi, tous aussi simples les uns que les autres. J'en profite pour me remettre de mes émotions. Il y a des parkings avec peu de voitures, quelques arbres, aussi. Bref, une rue, tout

ce qu'il y a de plus simple. Mais alors, comment est-ce possible qu'une chose aussi inexplicable, tourmentée et confuse peut avoir lieu dans un tel endroit ? C'est sûrement l'un des mystère de Garavan... Je m'éloigne de cette rue et repars dans une autre. Je marche sans trop regarder où je vais, perdu dans mes pensées. Je me remet en boucle cette scène qu'il vient de se passer. Je ne m'arrête pas de marcher, comme pour ne pas à avoir à réaliser. C'est vrai, marcher m'empêche de trop réfléchir. Je me demande même si je ne suis pas déjà passé par là... Oui, je crois que je suis dans l'avenue Aristide Briand. Je traverse sur le trottoir d'en face, celui du bord de mer. Le fait de retrouver la vue des vagues me rappelle à quel point cela est rassurant et apaisant. Je m'aperçois que le papier se trouve toujours dans ma main de gauche, qui est totalement ferme. Je relis la lettre. Elle m'intrigue, j'ai du mal à la comprendre. La ligne « *Et qui nous tuent aujourd'hui* » ne cesse d'apparaître dans ma mémoire, comme s'il s'agissait d'un souvenir. Heureusement qu'à ma droite j'ai la chance de pouvoir contempler ce magnifique paysage qu'est la plage, tout en me baladant à côté de cette vue sublime en tentant de penser à autre chose. Je savoure cette liberté alors qu'une sensation réapparaît de nouveau : celle d'un homme qui me tient la main. C'est exactement la même sensation que j'ai ressentie en passant par-là, tout à l'heure. J'essaie de garder cette sensation le plus longtemps possible mais ce n'est pas moi qui la contrôle. C'est une main douce est rassurante. Le souvenir se poursuit : j'entends sa voix qui m'appelle « Romane ». J'observe le paysage à ma droite et pense avoir compris : la mer ne parle pas, mais il faut savoir l'écouter. Je l'entend à nouveau chuchoter mon prénom « Romane ». Je sais maintenant qui je suis. Je regarde à nouveau l'océan, et observe cet homme, je constate alors que la couleur noire est devenue blanche, et me tient la main. Je me laisse encore une fois contrôler par le son de la mer. Une autre voix se manifeste : la mienne. Je distingue un chuchotement presque imperceptible, comme noyé au fond de l'océan. J'essaie de me concentrer le plus possible, alors que j'arrive à reconnaître le prénom « Gabriel ». Cet homme s'appelle donc Gabriel. Je stoppe net de marcher, je sens que quelque chose d'autre se passe. J'examine le dégradé de bleu profond appartenant à l'océan, redescends lentement le regard jusqu'au bleu le plus clair. Cet homme, je le revois s'agiter dans l'eau. Il ne s'agissait pas d'une illusion, non, mais bien de l'une des choses faisant partie de ma mémoire. L'homme, ou Gabriel, me fixe, et il m'appelle de loin en criant mon nom. Il veut que je le rejoigne, mais je sais que ce n'est pas réel. Je sais que ce n'est qu'un souvenir qui s'effacera aussitôt que j'y prendrais goût. Je ne fais que l'observer de loin tout en continuant de marcher le long de ce paysage ensorcelant. Pour penser à autre chose, je me canalise sur la lettre entre mes mains. Je la relis sans arrêt afin de trouver un aboutissement à ce cauchemar dans lequel je suis emprisonnée. J'entends toujours proche de moi le son des vagues régulièrement rassurantes. Je la lis même dans le désordre, parfois seulement certaines lignes et j'use toute mon énergie à vouloir la comprendre. Je lis seulement certains mots, comme si ça m'aiderait à mieux réfléchir. Mes yeux tourmentent de fatigue, à force. Les quelques

mots que je lisais se limitent maintenant qu'à un seul mot par phrase. Je continue, avec une petite dose d'espoir et une grande dose de désespoir : Avec, De, Inutilement, Et ... avant même de prononcer le dernier mot , mon souffle se coupe. J'aurais dû comprendre dès le début. Comment ai-je pu ne pas remarquer ? Maintenant tout me paraît évident. Cette lettre, dont les initiales de chaque ligne forme le mot « ADIEU », est une lettre de suicide. Ces cinq lettres sont la clef ouvrant la serrure qui me donnent accès à ma mémoire. Elles sont la solution de cette folie et je pense savoir où aller pour en avoir le cœur net. Je vais vers là où l'affreuse vérité m'attend, en parcourant le long du bord de mer quasiment essoufflée. Plus mes pas m'amènent à l'endroit où je veux être, afin d'avoir la certitude de ce que je recherche, plus mes émotions changent comme le temps. Je suis à la fois émue, de tristesse et de bonheur. De tristesse, car si j'ai raison, c'est une révélation accablante, mais je serais heureuse, oui, d'avoir éclairé ce mystère. Mes jambes s'épuisent à force de courir mais je ne peux pas m'arrêter. Je dois continuer jusqu'à l'autre bout à peu près du bord de mer. Vais-je vraiment réussir à aller jusqu'au bout ? J'évite de trop approfondir ce sujet. J'aperçois le Square Victoria, je le traverse et arrive dans l'Avenue Laurenti. Je suis presque arrivée. Il ne me reste plus que quelques mètres à parcourir. Mes mains deviennent moites et mes jambes tremblent, je commence à sérieusement stresser, je manque même de trébucher... Je prend sur moi, et je me dis que si ce que je pense doit arriver, ou plutôt, s'est déjà produit, c'est quelque chose qui devait arriver tôt ou tard, de toute manière. Cette avenue, encadrée de plusieurs résidences, est assez longue, même en courant. C'est comme lorsque l'on se trouve dans un tunnel sans fin, mais heureusement je peux y constater un achèvement qui sur le moment, me fait un peu déstresser. Je sens mon pouls qui s'accélère davantage. Je ne sais pas si c'est la tension, ou si c'est ce que je viens de tracer. C'est de plus en plus haut. Je suis de plus en plus proche de l'endroit que je redoute de plus en plus. Je passe ensuite sur une route avec des zigzags et dès que j'atteins le Boulevard de Garavan, je le traverse aussi, de plus en plus essoufflée. Je sais que dans très peu de temps je serai arrivée. Plus que quelques mètres. Un dernier chemin m'attend : le chemin du Trabuquet. Je progresse dans ce passage, qui malgré le soleil qui s'y trouve, me paraîtra toujours aussi froid. Je n'aime pas ce genre d'endroit, ça me donne la chair de poule et je peux affirmer que ce n'est pas nécessaire d'être le soir d'un 31 octobre pour que cela m'effraie. Oui, c'est bien dans un cimetière que je me trouve. Je n'ai pourtant pas d'autre choix que de continuer désespérément, accompagnée de mes pas qui deviennent bien plus lourds et lents, avec une appréhension qui m'envahit peu à peu. Je reprend la lettre, et mon souvenir finit d'éclorre, au dos du papier d'autres mots apparaissent sous mes yeux. Je suis bouche bée, chaque lettre défile l'une après l'autre, confirmant ce que j'avais en tête.

Je sais que cela peut paraître inexplicable, mais seul nous nous comprenons. Nous voulons être maître de notre mort et la défier pour savoir si elle arriverait à nous séparer, et ainsi mettre un

terme à toutes les épreuves de la vie, qui nous procure angoisse, incertitude, la peur de se perdre, ou de voir l'autre partir avant et d'être seul face à cela . Nous ne voulons tout simplement pas être dépendants de la vie même si cela signifie écrire une lettre d'adieu, ou utiliser une bombe à retardement. C'est de cet manière là que nous nous disons « je t'aime, alors quittons cet enfer ensemble », ce qui signifie pour vous « Adieu ».

La lettre que je tenais entre mes mains tremblotantes vient de disparaître, comme volatilisé. Un souvenir se volatilise. Ce n'était donc qu'une ombre provenant de ma mémoire. Des fleurs encore fraîches décorent ces pierres tombales juste en face de moi. C'est bien ce à quoi je m'attendais, deux pierres tombales, avec pour inscription « Gabriel Gilmore » puis « Romane Gilmore ». Aujourd'hui nous sommes le jour de ma naissance dans le monde des morts. Je redécouvre ce monde, telle une enfant. Il ne me reste qu'une seule chose à faire : rejoindre mon ange qui m'attend à la plage de Garavan, dans l'eau profonde, qui j'imagine a résolu ce mystère bien longtemps avant moi. Je le laisse me reprendre la main et me guider vers l'éternel amour. Ce morceau de papier, je me souviens que nous l'avions tous les deux signés « R.G Gilmore », ces quelques lettres révélatrices que tous les aspects de Garavan ont voulu garder secrètes jusqu'à ce que je redécouvre par moi-même qui je suis...